bre considérable de morts et de blessés. Les troupes sont restées maîtresses de la ville de Plock ; mais le gouverneur, dans son rapport, conseille de suspendre le recrutement. Les Russes ont fait 160 prisonniers dans ces deux affaires.

» Dans la ville de Surage, près de Bialystok, la lutte a été beaucoup plus vive qu'à Plock. Au bout de deux heures, les Polonais restaient définitivement maîtres de la ville.

» A Radzyn, en Poldachie, les bourgeois, après avoir tué le colonel, se sont précipités sur une batterie d'artillerie, mais ils ont été repoussés. A Siedlce, le combat a duré à peine un quart d'heure ; les insurgés, ayant à combattre un contre trois, ont été mis en déroute.

» Parmi les officiers supérieurs russes qui ont été tués dans ces collisions sanglantes, se trouve le colonel de gendarmerie Wizesniowsk, un des persécuteurs les plus acharnés du mouvement national, et le conseiller d'Etat Schevetzoff. Le général Kannabich est mortellement blessé.

» Dans le village de Schidlod, entre Kielce et Sandomir, il y a eu également un conflit entre les réfractaires et la garnison ; on évalue à 50 le nombre des morts et des blessés. On dit que les soldats restés maîtres de la ville ont pillé un certain nombre de maisons.

» Les ouvriers des mines et hauts fourneaux, très-nombreux dans cette localité, révoltés de ce qui se passait, ont abandonné leur travail pour aller grossir le nombre des insurgés dans les forêts.

» A Dza et dans d'autres localités du gouvernement de Dublin les insurgés ont également attaqué les troupes, mais les détails me manquent sur l'issue de ces tentatives.

» En général la population combat avec un héroïsme extraordinaire, mais sans organisation, sans armes, sans chefs, sans approvisionnements, il n'est que trop facile de prévoir le sort qui les attend devant les troupes régulières, bien armées et bien disciplinées.

» Cette malheureuse explosion rendue inévitable par les moyens violents mis en usage pour la conscription ne peut manquer d'attirer sur le pays des malheurs incalculables, et il n'y a qu'une voix parmi les hommes raisonnables pour les déplorer.

» La tranquilité n'a pas été troublée un seul instant à Varsovie. Seulement la consternation est au comble en présence des milliers de victimes : morts, blessés ou prisonniers que reçoit continuellement la citadelle. »

Autre correspondance.

« Varsovie, 28 janvier.

» Plusieurs conflits entre les troupes et les emigrés ont éclaté. Ceux de Plock, de Surage et de Bodzentyn ont été les plus sérieux. Dans la ville de Plock le tocsin fut sonné à une heure après-midi : la population s'étant alors réunie aux insurgés qui se tenaient dans les environs de la ville, attaqua une compagnie d'infanterie russe. La lutte fut sanglante et opiniâtre, elle dura toute la nuit. Le colonel commandant les troupes fut tué, mais l'avantage resta aux Russes qui firent 160 prisonniers, parmi lesquels le chef des insurgés, Kowalewst. Un autre chef des insurgés, l'avocat Zegryda, se fit sauter la cervelle dans sa propre maison, au moment où les soldats venaient le saisir.

» Dans le village de Surage en Podlachie, les insurgés eurent plusieurs rencontres, d'abord avec des petits détachements de soldats qu'ils désarmèrent, ensuite avec un bataillon de 1,000 Russes, arrivé au secours des premiers. La bande des insurgés, quoique composée seulement de 500 paysans armés de faulx et de 200 réfractaires venus de Varsovie et armés de carabines, se précipita sur les troupes qui eurent plus de 40 tués et autant de blessés, et qui furent forcées de battre en retraite sur Burlistok.

» La troisième affaire a eu lieu à Podzentyn où au son du tocsin, une foule composée de 600 personnes, hommes et femmes tous armés de couteaux, de poignards et de revolvers, attaqua les soldats et les officiers dans leurs maisons. La caserne fut prise, les factionnaires furent tués, un des officiers de la compagnie percé d'un coup de poignard, enfin un nombre considérable de soldats russes furent chassés de la ville au milieu de la nuit.

» Dans la ville de Kozlenic, la population a désarmé les sapeurs dans les casernes sans tuer un seul individu.

» A Mogielnice, la population a également désarmé la garnison. A Lubartow, les insurgés ont pris aux troupes huit pièces de canons, qui d'ailleurs leur ont été reprises.

» A Radzyn, il y a eu une lutte désespérée. Les insurgés mal armés avaient à combattre une force incomparablement plus grande. Cette affaire a coûté la vie à un citoyen des plus aimés et des plus respectés du pays, le docteur Pyrcock ; il y a eu une cinquantaine de tués ou de blessés. Dans la nuit du 22 au 23 janvier, plus de cent localités se sont soulevées et ont lutté héroïquement sans armes contre des forces supérieures.

» En ce moment l'insurrection se trouve comprimée dans le plus grand nombre de ces localités, mais les insurgés ne se maintiennent pas moins en rase campagne. Tout le pays est en mouvement ; les esprits sont exaspérés. La plupart des familles aisées se sauvent à Varsovie où la tranquillité n'a pas été troublée un seul instant. Les communications par le chemin de fer et le télégraphe ont été interrompues. Le pont sur la rivière de Liwiec a été détruit et les autorités de Varsovie ne peuvent communiquer avec Saint-Pétersbourg que par intervalles et à grande peine. Les troupes russes ont été concentrées dans les villes ; elles campent sur les places publiques, les canons braqués contre la population.

» L'Institut polytechnique de Pulawy a été dès le premier moment cerné par les troupes ; les élèves sont donc restés forcément étrangers à l'insurrection.

» Toutes les classes de la société sont dans le mouvement ; les israëlites figurent en grand nombre parmi les insurgés qui tiennent la campagne.

» Dans les sphères gouvernementales et dans la haute noblesse, il se forme un parti dont le but est de proclamer le grand-duc Constantin roi de Pologne. Ce parti pousse la population de Varsovie à une manifestation imposante dans ce sens. Une tentative de ce genre avait eu lieu hier dans la citadelle. Beaucoup de personnes ont entendu les cris de : *Vive Constantin, roi de Pologne !* Un grand nombre de conscrits renfermés en ce moment dans la citadelle, ont pris part à cette manifestation.

» Jusqu'à présent, les Russes ont perdu cinq colonels, parmi lesquels MM. Kozliamiow, Wizesniowski et le prince Tcherkassow. Ils ont aussi perdu plusieurs lieutenants-colonels et chefs de bataillons de même qu'un conseiller d'Etat, M. Schewetzoff, l'un des organisateurs de la conscription. Enfin plusieurs colonels et officiers supérieurs ont été faits prisonniers ; l'un d'eux, M. Smielikoff, a été mis en liberté par les insurgés eux-mêmes. »

Pour extrait : J. Reboux.

Amérique.

Le voyage de M. Jefferson Davis dans le Sud-Ouest a ranimé l'enthousiasme des Etats cotonniers et a valu au président du Sud une nouvelle popularité dans cette région. A Murfreesboro, à Grenada, à Mobile, à Wicksburg, M. Davis a fait des discours. Le plus important de tous a été prononcé à Jackson, en présence de la législature du Mississippi.

Après avoir parlé de la grandeur de l'ancienne Union, M. Jefferson Davis a déclaré qu'il n'était plus temps d'y revenir, que c'était un rêve qu'il n'était plus permis de caresser. Le Sud est résolu à conquérir son indépendance, dût-il soutenir la guerre pendant vingt ans. Les descendans des hommes qui ont colonisé les Carolines, la Virginie et la Georgie ne sauraient vivre avec les puritains, fils des compagnons de Cromwell, fanatiques à l'âme étroite, gens d'intolérance politique et religieuse.

Quant à l'admission du Sud dans la famille des nations, ce n'est qu'une question de temps. M. Davis parle avec amertume des puissances européennes, qui ont fait si promptement pour la Grèce, pour l'Italie, la Belgique, ce qu'elles refusent de faire pour les Etats confédérés.

« L'Angleterre, dit-il, refuse toute démarche pour la reconnaissance ou la médiation. Seule, la France a fait une démarche amicale, et le jour où elle nous tendra la main, nous devons être prêts à la saisir avec reconnaissance. »

Pour extrait : J. Reboux.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Varsovie, 2 février.

Les renseignements qui arrivent de divers points de la Pologne indiquent que l'insurrection prend de la gravité.

Breslau, 2 février.

Des lettres particulières de Varsovie, en date du 30, disent que l'insurrection trouve beaucoup de partisans ; dans la Lithuanie et dans la Volhynie.

D'après un bruit fort répandu à Varsovie, des révoltes auraient également éclaté dans les provinces de l'ancienne Pologne.

Ce bruit désigne notamment Wilna comme un des sièges de l'insurrection.

Ces mêmes lettres dépeignent la situation des insurgés comme désespérée. Ils ont été battus en plusieurs endroits, mais ils ont obtenu, sur d'autres points, des avantages très-importants.

Jusqu'ici le gouvernement a pris une attitude très-énergique ; — mais la situation en est arrivée à ce point, qu'il sera impossible d'y porter un très-prompt remède.

Londres, 2 février.

L'*Agence Reuter* a des nouvelles de Rio-Janeiro du 9 janvier. La légation anglaise exige des indemnités pour les dépouilles des navires anglais naufragés sur la côte de Rio, et une satisfaction pour l'emprisonnement de trois officiers de la marine britannique.

Le gouvernement brésilien ayant refusé, les Anglais ont saisi cinq navires marchands.

Un arrangement est intervenu. Le gouvernement brésilien paiera une indemnité qui sera fixée à Londres. L'autre question sera soumise à l'arbitrage du roi des Belges.

Cet incident a causé une grande agitation dans la population. Maintenant la tranquillité est rétablie.

Saint-Pétersbourg, 2 février.

On mande de Varsovie, le 31 au soir, au *Journal de Saint-Pétersbourg* :

Le général Sturler, envoyé dans la direction de Bialystock avec des troupes et des ouvriers, a fait sa jonction avec le général Bontemps, venant de Varsovie.

Le chemin de fer est rétabli.

Beaucoup d'insurgés ont été faits prisonniers. Ils prétendent n'avoir pris part à la révolte que contraints et forcés. Devant les commissions militaires, ils affirment que les principaux meneurs de l'insurrection sont des ecclésiastiques.

Suez, 26 janvier.

Le paquebot l'*Impératrice* est arrivé hier, 25 janvier, de Hong-Kong, en avance de deux jours et ayant à son bord 110 passagers et 680 colis.

New-York, 20 janvier.

Le passage du Rappahannock par les troupes fédérales ne s'est pas confirmé.

Les autorités confédérées ont ordonné que les officiers fédéraux faits prisonniers après le 12 janvier soient livrés aux gouverneurs des Etats où leur capture aura lieu.

Les autorités de Grégory ont décidé que les officiers confédérés faits prisonniers ne pourraient plus être mis en liberté sur parole.

Le président Lincoln a sanctionné la loi pour l'émission ultérieure de cent millions de bons du Trésor destinés au paiement de l'armée.

Change, 163 ; agio sur l'or, 47 1/2 ; coton, 75.

New-York, 22 janvier.

Aucun combat nouveau n'a eu lieu.

Le bruit court que Burnside a passé le Rappahannock et qu'il s'avance en Virginie.

On croit que les confédérés recommenceront prochainement les opérations actives dans le Sud-Ouest.

Lisbonne, 1er février.

La malle du Brésil apporte la nouvelle qu'un grave conflit a éclaté entre le consul anglais et les autorités brésiliennes.

Des vaisseaux anglais se sont emparés de plusieurs navires brésiliens dans le port de Rio-Janeiro.

Le peuple et l'empereur sont indignés.

New-York, 22 janvier.

Les nouvelles du Mexique sont du 20 décembre. Les Français étaient à Palmar, à 30 milles de Puebla. Les Mexicains faisaient dans cette ville de grands préparatifs.

Le congrès mexicain a déclaré que les actes des autorités mexicaines nommées par les Français seraient considérés comme nuls et non avenus, et qu'il ne serait pas tenu compte des traités qu'elles avaient passés, dans les engagements que le Mexique pourrait conclure avec la France.

La presse américaine approuve les sentiments manifestés dans le Congrès mexicain et les résolutions qu'on y a prises au sujet de l'expédition française, seulement elle considère ces résolutions comme inopportunes et impraticables.

CHRONIQUE LOCALE ET DEPARTEMENTALE.

Actes administratifs de la Préfecture.

Le n° 4 du recueil des Actes administratifs de la Préfecture du Nord (1863), contient l'état nominatif des vétérinaires brevetés exerçant dans le département du Nord au 1er janvier 1863.

Arrondissement de Lille.

MM. Achille-Auguste Charles, à Lille.
François-Joseph Chieus, à Roubaix.
Charles-Alex. Crepelle, à Attiches.
Louis-Georg. d'Orléans, à Tourcoing.
Louis-Emmanuel Gruson, à Cysoing.
Albert-François Lesage, à La Bassee.
L.-F. Mazingue, dit Darras, à Roubaix
Jules-Alfred Pollet, à Lille.
Auguste-Albert-Joseph Pommeret, id.
Georges-Edm.-Louis Pommeret, id.
Jean-Edouard Seon, id.

La circulaire suivante adressée à MM. les Sous-Prefets, Maires et commissaires de police du département à propos des mauvais traitements exercés sur les animaux domestiques :

Lille, 21 janvier 1863.

« Messieurs,

» Mon attention a été appelée sur un jeu cruel qu'on a tenté d'introduire récemment dans une commune du département, et qui consiste à donner comme but, à l'adresse du public, soit un coq, soit un canard ou tout autre animal domestique mis dans l'impossibilité d'échapper et qu'il s'agit de tuer à coups de pierre.

» Ce jeu barbare n'est heureusement pas répandu dans nos contrées, mais comme il convient qu'il ne puisse pas, même isolément, être mis en pratique, je vous prie de veiller avec attention à ce que la loi protectrice des animaux reçoive à cet égard son entière application.

» Je vous rappelle à cette occasion que les combats de coqs sont défendus d'une manière absolue par la loi du 2 juillet 1850 et par l'arrêté préfectoral du 11 janvier 1852. Je prie instamment de veiller à l'observation de cette défense.

» Une contravention récemment constatée à la charge d'un cabaretier, m'a déterminé à faire fermer immédiatement son débit de boissons, et je suis disposé à en agir de même pour tout fait semblable qui me sera signalé à l'avenir. »

Par arrêté de M. le préfet du Nord, un concours spécial pour l'espèce chevaline sera ouvert à Lille du 27 au 31 mai 1863, en même temps que le concours régional et international agricole.

Ce concours aura lieu dans les allées de l'Esplanade, où des stalles et boxes seront disposées pour recevoir les chevaux et juments.

Ce concours se divisera en trois parties, savoir :

1° Concours régional français ;
2° Concours étranger ;
3° Concours international.

Les huit départements composant la région qui pourront prendre part à ce concours, sont : l'Aisne, l'Oise, la Seine-et-Marne, la Seine-et-Oise, la Seine, la Somme, le Pas-de-Calais et le Nord.

Les Etats étrangers pouvant prendre part à ce concours, sont la Belgique et la Hollande.

Le comité central de Rouen, institué en faveur des ouvriers cotonniers sans travail, a décidé qu'à partir du 1er février 1863, la souscription spéciale pour les ouvriers de la Seine-Inférieure était close.

Une souscription nouvelle est ouverte *en faveur des ouvriers cotonniers de toute la France.*

Dorenavant, toutes les sommes recueillies constitueront un nouveau fonds de secours qui sera distribué en raison du nombre des ouvriers sans travail à tous les départements atteints par la crise cotonnière.

La Recette générale ne recevant plus de souscription directes, MM. les receveurs particuliers des finances sont désormais charges d'encaisser les souscriptions et les remettront à la recette générale qui continuera à les centraliser avec celles versées aux bureaux des journeaux.

Le bal qui a eu lieu dimanche dernier, dans la salle de M. Dominique Rousseaux, au profit des ouvriers cotonniers, a produit une somme de 266 fr. 55.

Aucuns frais n'ont été déduits de cette somme qui figure dans la liste de souscription de ce jour.

Le nommé Henri Plouvier, de Wattrelos, qui achetait depuis longtemps, aux tisserands de Roubaix et de Tourcoing, des bobines de coton et des déchets de laines, vient d'être condamné par le tribunal correctionnel de Lille, dans l'audience de ce jour à un an et un jour de prison.

Adolphe Wattel convaincu d'avoir acheté des bobines à Henri Plouvier, a été condamné à deux mois de prison.

Au nombre des jours de l'année que l'opinion populaire considère, sinon comme exerçant une influence sur ceux qui suivent, du moins comme en indiquant la température, se trouve le 2 février.

La Chandeleur claire,
L'hiver est derrière.

Tant pis, si le dicton est véridique, car la Chandeleur de 1863 n'est rien moins que claire, et l'on s'attendrait presque à voir tomber de notre ciel morne la pluie noire que nos correspondances d'Amérique nous disent avoir étonné les Argentins, ou tout au moins la neige prédite par l'amiral Fitz-Roy.

Ebba, va me chercher mon manteau de soie. Regarde bien, mon enfant, si les vers ne l'on pas endommagé depuis qu'il n'a plus quitté sa boîte, et aie soin d'y former un pli dans le dos pour cacher les taches jaunes. »

Ces ordres sortaient de la bouche de la baronne Silbersparre. Assise, dans sa chambre à coucher, devant une toilette assez étrangement garnie, elle attachait par derrière ses cheveux grisonnans de façon à les empêcher de contraster par trop avec les boucles brunes de son tour.

Mademoiselle Charlotte-Antoinette lisait dans un coin un des sermons de Harm.

« Ma chère sœur, lui dit la baronne en hochant légèrement la tête, as-tu réellement l'intention de ne pas nous accompagner à l'eglise ? Tu sais que Charles, à ma demande expresse, a fait recommander la voiture, que Selma et Ebba en ont réparé la doublure déchirée, et que les chevaux sont au pâturage depuis deux jours pour paraître aujourd'hui plus beaux et plus gras. Magnusson a si bien nettoyé et brossé son vieux manteau et le galon de son chapeau, qu'il aura, sur son siège, un extérieur très-présentable. En outre, Ebba, qui est fille de ressource, a garni de quelques vieilles passementeries d'argent la veste bleue des dimanches de notre bouvier Pierre, ce qui donne à ce garçon l'air d'un véritable laquais. Nous pouvons donc faire une figure convenable et à peu près digne de notre sang. J'en suis réellement enchantée, car c'est le moyen de tenir la roture en respect, et je me réjouis d'avance en songeant combien cet ours mal léché de Fuselberg, s'il est à l'église, aura de la peine à dissimuler son dépit de voir ses plans déjoués. Beni soit Dieu, qui nous a secourus dans un danger si pressant ! C'est un jeune homme charmant que ce monsieur Bundler : le ton, le maintien, les manières d'un gentilhomme! Il m'a semblé qu'il distinguait Selma ; je l'ai toujours dit, rien ne recommande plus une jeune personne auprès des hommes du monde que d'avoir montré de l'indépendance de caractère en refusant un bon parti. J'ignore comment cela se fait; mais depuis lors Selma a, pour ainsi dire, grandi à mes propres yeux. — Ainsi, Charlotte-Antoinette, c'est décidé, tu ne veux pas être témoin de mon triomphe ? Je suis curieuse, quand à moi, de voir la mine de la baillive !

— Je reste à la maison, répondit la vieille demoiselle d'un ton ferme : je n'ai pas la moindre envie d'aller m'exposer aux épigrammes de la baillive, ni aux sourires moqueurs que provoquera la comparaison inévitable du brillant équipage et des superbes chevaux gris pommelé de Forshalla avec notre antique véhicule, nos rosses amaigries et nos lourdauds de paysans ridiculement attifés. Grâce à Dieu, je suis trop fière pour cela; j'aime mieux me confiner ici, comme Charles, qui rougirait également de vous accompagner dans cet attirail. »

La baronne ne repondit pas. Elle sentait bien en elle-même quelle misérable figure elle allait faire; mais sa vanité l'emportait sur la fierté de sa sœur, fierté qui n'était pourtant pas déplacée ici. Madame de Silbersparre croyait ses dispositions si bien prises que Fuselberg étoufferait de colère d'avoir manqué sa vengeance, et il n'en fallait pas davantage pour la décider à persister dans sa résolution.

Lorsqu'elle fut prête ainsi que ses filles, Ebba rayonnante, Selma timide et abattue, le baron se présenta pour leur dire adieu. Il avait l'air soucieux, et, à l'aspect de ces orgueilleux préparatifs, il parut saisi d'une sorte d'inquiétude ; mais, voyant la joie presque enfantine de sa mère, il garda le silence et lui offrit son bras en souriant pour la conduire à la voiture. Magnusson, avec son manteau brossé et son vieux chapeau galonné, était déjà sur le siège, et Pierre se pavanait à son poste de laquais, tout souriant et tout fier d'aller à l'eglise paré comme un marié, lui semblait-il, et en compagnie de hennes nad.

Quand on fut emballé dans l'antique carrosse, la baronne ordonna à Magnusson d'aller d'abord bon train, puis de ralentir de plus en plus la marche à mesure qu'on approcherait du but. Ces dames saluèrent Charles d'un signe de tête, et l'on partit.

A leur arrivée sur la grande place de l'eglise, un objet désagréable frappa tout d'abord les yeux de la baronne : c'était la voiture de Forshalla débouchant du côté opposé. La baillive portait un manteau de soie tout neuf et fort élegant, et, sur son chapeau à la dernière mode, un voile blanc brodé par les doigts habiles de sa fille. Hortense, beaucoup plus simple avec son mantelet de bombasin brun clair et son chapeau de paille d'Italie garni d'une fleur, était assise à ses côtés, ayant en face d'elle Gothard Bundler, et son grand voile dissimulait à merveille l'adroit manège des regards furtifs qu'ils se lançaient comme en contrebande.

« En vérité, c'est révoltant de voir ces bourgeoises étaler un pareil luxe, dit la baronne à ses filles. Elles n'ont plus la moindre retenue, et bientôt elles deviendront folles d'orgueil et de vanité, si le gouvernement ne leur interdit point par une ordonnance, et sous peine de châtimens corporels, de porter autre chose que du coton ou du bombasin.

Tandis qu'elle épanchait sa bile par cette sortie, les deux voitures se croisèrent, et madame Thorsen s'inclina avec un sourire de dignité. Mais la baronne demeura raide et immobile comme une statue ; elle ne remua même point la tête, et une légère contraction des sourcils put seule passer pour une reponse au salut de la baillive.

On ne causa plus guère avant d'atteindre la porte de l'église ; la baronne avait hâte de mettre pied à terre, car elle tenait à entrer avant madame Thorsen, et elle eut cette satisfaction, grâce à une petite halte que fit la baillive pour échanger quelques mots avec la femme du pasteur.

Les chaises de la famille Silbersparre étaient placées dans le chœur en face de celles de la famille Thorsen. La baronne, à son grand dépit, eut donc l'élegante toilette de la baillive sous les yeux durant tout le service divin, et cette circonstance, jointe à la remarque que, pendant le sermon, Gothard ne cessa de regarder Hortense, au lieu du prédicateur ou..... de Selma, troubla beaucoup son recueillement.

Enfin le pasteur dit *amen*, et alors commença la lecture des publications, dont l'une produisit une sensation extraordinaire. Elle était ainsi conçue :

« Vendredi 18 de ce mois, il sera procédé à l'expropriation forcée de la » propriété de Walby, dans le cas où la » baronne Silbersparre n'aurait pas rembourse d'ici là, en capital et en intérêts, l'ancienne créance hypothécaire » du sieur Olaus Pehrson, aujourd'hui » cédée en due forme au laensman Mathias » Fuselberg.

» Wieghult, le 13 septembre 1828.

» Nils Ohlson, auctionator. »

Si tu as jamais eu, lecteur, un pressentiment du tonnerre du jugement dernier, tu te figureras quel coup de foudre frappa en ce moment la noble douairière de Silbersparre.

Elle demeura quelques minutes droite et immobile, les joues livides, puis elle se renversa sans connaissance, sur le dossier de sa chaise. Ses pauvres demoiselles tout en larmes appelèrent du secours; Gothard accourut, et avec l'aide d'un paysan — oh ! combien l'orgueilleuse dame eût frémi si elle avait pu se voir entre des mains si indignes ! — il l'emporta dans la sacristie, où l'on ne négligea rien pour la tirer de son évanouissement. La baillive avait le cœur trop bon pour éprouver la moindre satisfaction maligne; elle et Hortense prodiguèrent longtemps en vain les soins les plus empressés à la baronne. Lorsqu'enfin elle rouvrit les yeux, elle avait le regard fixe, les lèvres blêmes, les mains froides, et elle ne pouvait parler. Impossible de la reconduire chez elle dans cet état ; on la transporta donc au presbytère, et l'on envoya un exprès avertir son fils et sa sœur, tandis qu'un autre allait chercher le médecin.

Mme Émilie Carlen.

(La suite au prochain numéro).

THÉATRE DE LILLE

Mercredi 4 février.

Au bénéfice de M. Wicart.

Les Huguenots, grand-opéra en 5 actes.